

nique ; mais elle dit ces derniers mots avec une expression sérieuse , réfléchie , et les accompagna d'un long coup d'œil qui fit tressaillir le notaire.

« Taisez-vous... ne me regardez pas ainsi , vous me rendrez fou... j'aimerais mieux que vous me dissiez *jamais*... au moins je pourrais vous abhorrer , vous chasser de ma maison ! s'écria Jacques Ferrand , qui s'abandonnait encore à une vaine espérance. Oui , car je n'attendrais rien de vous. Mais malheur !... malheur ! je vous connais maintenant assez... pour espérer , malgré moi , qu'un jour je devrai peut-être à votre désœuvrement ou à un de vos dédaigneux caprices ce que je n'obtiendrai jamais de votre amour... Vous me dites de vous convaincre de ma passion ; ne voyez-vous pas combien je suis malheureux , mon Dieu?... Je fais pourtant tout ce que je peux pour vous plaire... Vous voulez être cachée à tous les yeux , je vous cache à tous les yeux , peut-être au risque de me compromettre gravement ; car enfin , moi , je ne sais pas qui vous êtes ; je respecte votre secret , je ne vous en parle jamais... Je vous ai interrogée sur votre vie passée... vous ne m'avez pas répondu...

— Eh bien ! j'ai eu tort ; je vais vous donner une marque de confiance aveugle , ô mon maître... écoutez-moi donc.

— Encore une plaisanterie amère , n'est-ce pas ?

— Non... c'est très-sérieux... Il faut au moins que vous connaissiez la vie de celle à qui vous donnez une si généreuse hospitalité... » Et Cécily ajouta d'un ton de componction hypocrite et larmoyant : « Fille d'un brave soldat , frère de ma tante Pipelet , j'ai reçu une éducation au-dessus de mon état ; j'ai été séduite , puis abandonnée par un jeune homme riche. Alors , pour échapper au courroux de mon vieux père , intraitable sur l'honneur , j'ai fui mon pays natal... » Puis éclatant de rire , Cécily ajouta : « Voilà , j'espère , une petite histoire très-présentable et surtout très-probable , car elle a été souvent racontée. Amusez toujours votre curiosité avec cela , en attendant quelque révélation plus piquante.

— J'étais bien sûr que c'était une cruelle plaisanterie , dit le notaire avec une rage concentrée. Rien ne vous touche... rien... Que faut-il faire ? parlez donc au moins. Je vous sers comme le dernier des valets... pour vous je néglige mes plus chers intérêts , je ne sais plus ce que je fais... je suis un sujet de surprise , de risée pour mes clercs... mes clients hésitent à me laisser leurs affaires... j'ai rompu avec quelques personnes pieuses que je voyais... je n'ose penser à ce que dit le public de ce renversement de toutes mes habitudes... Mais vous ne savez pas , non , vous ne savez pas les funestes conséquences que ma folle passion peut avoir pour moi... Voilà cependant

des preuves de dévouement , des sacrifices... En voulez-vous d'autres ?... parlez. Est-ce de l'or qu'il vous faut ?... On me croit plus riche que je ne le suis... mais je...

— Que voulez-vous que je fasse maintenant de votre or ? dit Cécily en interrompant le notaire et en haussant les épaules ; pour habiter cette chambre... à quoi bon de l'or ?... Vous êtes peu inventif !

— Mais ce n'est pas ma faute à moi , si vous êtes prisonnière. Cette chambre vous déplaît-elle ? La voulez-vous plus magnifique ? parlez... ordonnez...

— A quoi bon , encore une fois... à quoi bon ?... Oh ! si je devais y attendre un être adoré... brûlant de l'amour qu'il inspire et qu'il partage , je voudrais de l'or , de la soie , des fleurs , des parfums , toutes les merveilles du luxe ; rien de trop somptueux , de trop enchanteur pour servir de cadre à mes ardentes amours , dit Cécily avec un accent passionné qui fit bondir le notaire.

— Eh bien ! ces merveilles du luxe... dites un mot , et...

— A quoi bon ? à quoi bon ? Que faire d'un cadre sans tableau ?... Et l'être adoré... où serait-il... ô mon maître ?

— C'est vrai !... s'écria le notaire avec amertume. Je suis vieux... je suis laid... je ne peux inspirer que le dégoût et l'aversion... Elle m'accable de mépris... elle se joue de moi... et je n'ai pas la force de la chasser... je n'ai que la force de souffrir.

— Oh ! l'insupportable pleurard ! oh ! le niais personnage avec ses doléances ! s'écria Cécily d'un ton sardonique et méprisant ; il ne sait que gémir , que se désespérer... et il est depuis dix jours... enfermé seul avec une jeune femme... au fond d'une maison déserte...

— Mais cette femme me dédaigne... mais cette femme est armée... mais cette femme est enfermée !... s'écria le notaire avec fureur.

— Eh bien ! surmonte les dédains de cette femme ; fais tomber son poignard de sa main ; contrains-la à ouvrir cette porte qui te sépare d'elle... et cela non par la force brutale... elle serait impuissante.

— Et comment alors ?

— Par la force de la passion...

— La passion... et puis-je en inspirer , mon Dieu ?

— Tiens , tu n'es qu'un notaire doublé de sacristain... tu me fais pitié... Est-ce à moi à t'apprendre ton rôle ?... Tu es laid... sois terrible : on oubliera ta laideur... Tu es vieux... sois énergique : on oubliera ton âge. Tu es repoussant... sois menaçant. Puisque tu ne peux être le noble cheval qui hennit fièrement au milieu de ses cavale amou-

reuses... ne sois pas du moins le stupide chameau qui plie les genoux et tend le dos... sois tigre... Un vieux tigre... qui rugit au milieu du carnage... a encore sa beauté... sa tigresse lui répond du fond du désert... »

A ce langage, qui n'était pas sans une sorte d'éloquence naturelle et hardie, Jacques Ferrand tressaillit, frappé de l'expression sauvage, presque féroce, des traits de Cécily, qui, le sein gonflé, la narine ouverte, la bouche insolente, attachait sur lui ses grands yeux noirs et brûlants.

Jamais elle ne lui avait paru plus belle...

« Parlez, parlez encore, s'écria-t-il avec exaltation, vous parlez sérieusement cette fois... Oh ! si je pouvais... »

— On peut ce qu'on veut, dit brusquement Cécily.

— Mais...

— Mais je te dis que si vieux, si repoussant que tu sois... je voudrais être à ta place, et avoir à séduire une femme belle, ardente et jeune, que la solitude m'aurait livrée ; une femme qui comprend tout... parce qu'elle est peut-être capable de tout... oui, je la séduirais. Et, une fois ce but atteint, ce qui aurait été contre moi... tournerait à mon avantage... Quel orgueil, quel triomphe de se dire : J'ai su me faire pardonner mon âge et ma laideur ! L'amour qu'on me témoigne, je ne le dois pas à la pitié, à un caprice dépravé ; je le dois à mon esprit, à mon audace, à mon énergie... je le dois enfin à ma passion effrénée... Oui, et maintenant ils seraient là de beaux jeunes gens, brillants de grâces et de charme, que cette femme si belle, que j'ai vaincue par les preuves sans bornes d'une passion effrénée, n'aurait pas un regard pour eux ; non... car elle saurait que ces élégants efféminés craindraient de compromettre le nœud de leur cravate ou une boucle de leur chevelure pour obéir à un de ses ordres fantasques... tandis qu'elle jetterait son mouchoir au milieu des flammes, que, sur un signe d'elle, son vieux tigre se précipiterait dans la fournaise avec un rugissement de joie.

— Oui, je le ferais !... Essayez, essayez ! » s'écria Jacques Ferrand de plus en plus exalté.

Cécily continua en s'approchant davantage du guichet et en attachant sur Jacques Ferrand un regard fixe et pénétrant.

« Car cette femme saurait bien, reprit la créole, qu'elle aurait un caprice exorbitant à satisfaire... que ces beaux fils regarderaient à leur argent s'ils en avaient, ou, s'ils n'en avaient pas, à une bassesse... tandis que son vieux tigre...

— Ne regarderait à rien... lui... entendez-vous ?

à rien... Fortune... honneur... il saurait tout sacrifier, lui !

— Vrai ?... » dit Cécily en posant ses doigts charmants sur les doigts osseux et velus de Jacques Ferrand, dont les mains crispées, passant au travers du guichet, étreignaient l'épaisseur de la porte.

Pour la première fois il sentait le contact de la peau fraîche et polie de la créole.

Il devint plus pâle encore, poussa une sorte d'aspiration rauque.

« Comment cette femme ne serait-elle pas ardemment passionnée ? ajouta Cécily. Aurait-elle un ennemi... que, le désignant du regard à son vieux tigre... elle lui dirait : Frappe... et... »

— Et il frapperait... s'écria Jacques Ferrand, en tâchant d'approcher du bout des doigts de Cécily ses lèvres desséchées.

— Vrai ?... le vieux tigre frapperait ? dit la créole en appuyant doucement sa main sur la main de Jacques Ferrand.

— Pour te posséder, s'écria le misérable, je crois que je commettrais un crime...

— Tiens, maître..., dit tout à coup Cécily en retirant sa main, à ton tour va-t'en... va-t'en... je ne te reconnais plus : tu ne me paraîtrais plus si laid que tout à l'heure... va-t'en. »

Elle s'éloigna brusquement du guichet.

La détestable créature sut donner à son geste et à ces dernières paroles un accent de vérité si incroyable, son regard à la fois surpris, brûlant et courroucé semblait exprimer si naturellement son dépit d'avoir un moment oublié la laideur de Jacques Ferrand, que celui-ci, transporté d'une espérance frénétique, s'écria en se cramponnant aux barreaux du guichet :

« Cécily... reviens... reviens... ordonne... je serai ton tigre... »

— Non, non, maître..., dit Cécily en s'éloignant de plus en plus du guichet ; et pour conjurer le diable qui me tente... je vais chanter une chanson de mon pays... Maître, entends-tu ? au dehors le vent redouble, la tempête se déchaîne... quelle belle nuit pour deux amants, assis côte à côte auprès d'un beau feu pétillant...

— Cécily... reviens ! cria Jacques Ferrand d'un ton suppliant.

— Non, non, plus tard... quand je le pourrai sans danger... mais la lumière de cette lampe blesse ma vue... une douce langueur appesantit mes paupières... je ne sais quelle émotion m'agite... une demi-obscurité me plaira davantage... on dirait que je suis dans le crépuscule du plaisir...

Et Cécily alla vers la cheminée, éteignit la lampe,

prit une guitare suspendue aux murs, et attisa le feu dont les flamboyantes lueurs éclairèrent alors cette vaste pièce.

De l'étroit guichet où il se tenait immobile, tel était le tableau qu'apercevait Jacques Ferrand !

Au milieu de la zone lumineuse formée par les tremblantes clartés du foyer, Cécily, dans une pose pleine de mollesse et d'abandon, à demi couchée sur un vaste divan de damas grenat, tenait une guitare dont elle tirait quelques harmonieux préludes.

Le foyer embrasé jetait ses reflets vermeils sur la créole qui apparaissait ainsi vivement éclairée, au milieu de l'obscurité du reste de la chambre.

Pour compléter l'effet de ce tableau, que le lecteur se rappelle l'aspect mystérieux, presque fantastique, d'un appartement où la flamme de la cheminée lutte contre les grandes ombres noires qui tremblent au plafond et sur les murailles.

L'ouragan redoublait de violence, on l'entendait mugir au dehors.

Tout en préludant sur sa guitare, Cécily attachait opiniâtrément son regard magnétique sur Jacques Ferrand, qui, fasciné, ne la quittait pas des yeux.

« Tenez, maître, dit la créole, écoutez une chanson de mon pays ; nous ne savons pas faire de vers, nous disons un simple récitatif sans rimes, et entre chaque repos nous improvisons tant bien que mal une cantilène appropriée à l'idée du couplet ; c'est très-naïf et très-pastoral, cela vous plaira, j'en suis sûre, maître... Cette chanson s'appelle *la Femme amoureuse* ; c'est elle qui parle. »

Et Cécily commença une sorte de récitatif bien plus accentué par l'expression de la voix que par la modulation du chant.

Quelques accords doux et frémissants servaient d'accompagnement.

Telle était la chanson de Cécily :

Des fleurs, partout des fleurs...
Mon amant va venir ! L'attente du bonheur et me brise et m'émeut.
Alouïssons l'éclat du jour, la volupté cherche une ombre trans-
parente...
Au frais parfum des fleurs mon amant préfère ma chaude ha-
llente...
Ciel et jour ne blessa pas ses yeux, car ses paupières, sous
mes baisers, resteront closes.
Mon ange, oh ! viens... mon sein bondit, mon sang brûle...
Viens... viens... viens...

Ces paroles, dites avec autant d'ardeur impa-
tiente que si la créole se fût adressée à un amant invi-
sible, furent ensuite pour ainsi dire traduites par elle
dans un thème d'une mélodie enchanteresse ; ses
doigts charmatifs tiraient de sa guitare, instrument

ordinairement peu sonore, des vibrations pleines
d'une suave harmonie.

La physionomie animée de Cécily, ses yeux voilés,
humides, toujours attachés sur ceux de Jacques
Ferrand, exprimaient les brûlantes langueurs de
l'attente.

Paroles amoureuses, musique enivrante, regards
enflammés, beauté sensuellement idéale, au dehors
le silence, la nuit... tout concourait en ce moment à
égarer la raison de Jacques Ferrand.

Aussi, éperdu, s'écria-t-il :

« Grâce... Cécily !... grâce !... c'est à en perdre
la tête !... Tais-toi, c'est à mourir !... Oh ! je vou-
drais être fou !... »

— Écoutez donc le second couplet, maître, dit
la créole en préludant de nouveau.

Et elle continua son récitatif passionné :

Si mon amant était là et que sa main effleurât mon épaule nue,
je me sentirais frissonner et mourir...
S'il était là... et que ses cheveux effleurassent ma joue, ma joue
si pâle deviendrait pourpre...
Ma joue si pâle serait en feu...
Amie de mon âme, si tu étais là... mes lèvres desséchées, mes
lèvres avides ne draient pas une parole...
Vie de ma vie, si tu étais là, ce n'est pas moi qui, expirante...
demanderais grâce...
Ceux que j'aime comme je t'aime... je les tue...
Mon ange... oh ! viens... Mon sein bondit... mon sang brûle...
Viens, viens, viens !...

Si la créole avait accentué la première strophe
avec une langueur voluptueuse, elle mit dans ces
dernières paroles tout l'emportement de l'amour
antique.

Et comme si la musique eût été impuissante à
exprimer son fougueux délire, elle jeta sa guitare
loin d'elle... et se levant à demi en tendant les bras
vers la porte où se tenait Jacques Ferrand, elle
répéta d'une voix éperdue, mourante :

« Oh ! viens... viens... viens... »

Peindre le regard électrique dont elle accompagna
ces paroles serait impossible.

Jacques Ferrand poussa un cri terrible.

« Oh ! la mort... la mort à celui que tu aimerais
ainsi... à qui tu dirais ces paroles brûlantes ! s'é-
cria-t-il en ébranlant la porte dans un emportement
de jalousie et d'ardeur furieuse. Oh !... ma fortune...
ma vie pour une minute de cette volupté dévorante,
que tu peins en traits de flamme. »

Souple comme une panthère, d'un bond Cécily
fut au guichet, et comme si elle eût difficilement
concentré ses feints transports, elle dit à Jacques
Ferrand d'une voix basse, concentrée, palpitante :

« Eh bien !... je te l'avoue... je me suis embrasée »

moi-même... aux ardentes paroles de cette chanson. Je ne voulais pas revenir à cette porte... et m'y voilà revenue... malgré moi... car j'entends encore tes paroles de tout à l'heure : *Si tu me disais frappe... je frapperais...* Tu m'aimes donc bien ?

— Veux-tu de l'or... tout mon or ?...

— Non... j'en ai...

— As-tu un ennemi ?... je le tue.

— Je n'ai pas d'ennemi...

— Veux-tu être ma femme ?... je t'épouse...

— Je suis mariée !...

— Mais que veux-tu donc alors ? mon Dieu !...

Que veux-tu donc ?...

— Prouve-moi que ta passion pour moi est aveugle, furieuse, que tu lui sacrifierais tout !...

— Tout ! oui, tout ! mais comment ?

— Je ne sais... mais il y a un instant, l'éclat de tes yeux m'a ébloui... Si à cette heure tu me donnes une de ces marques d'amour forcené qui exaltent l'imagination d'une femme jusqu'au délire... je ne sais pas de quoi je serais capable !... Hâte-toi ! je suis capricieuse ; demain, l'impression de tout à l'heure sera peut-être effacée.

— Mais quelle preuve puis-je te donner ici, à l'instant ? cria le misérable en se tordant les mains. C'est un supplice atroce ! Quelle preuve ?... dis ? quelle preuve ?

— Tu n'es qu'un sot ! répondit Cécily en s'éloignant du guichet avec une apparence de dépit dédaigneux et irrité. Je me suis trompée, je te croyais capable d'un dévouement énergique !... Bonsoir... C'est dommage...

— Cécily... oh ! ne t'en va pas... reviens... Mais que faire ?... dis-le-moi au moins. Oh ! ma tête s'égare... que faire ? mais que faire ?

— Cherche...

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Je n'étais que trop disposée à me laisser séduire, si tu l'avais voulu... Tu ne retrouveras plus une occasion pareille...

— Mais enfin... on dit ce qu'on veut ! s'écria le notaire presque insensé.

— Devine...

— Explique-toi... ordonne...

— Eh ! si tu me désirais aussi passionnément que tu le dis... tu trouverais le moyen de me persuader... Bonsoir...

— Cécily !

— Je vais fermer ce guichet... au lieu d'ouvrir cette porte...

— Grâce ! écoute...

— Un moment j'avais pourtant cru que ma tête se montait... ce foyer s'éteint... l'obscurité serait

venue... je n'aurais plus songé qu'à ton dévouement ; alors ce verrou... mais, non... tu ne veux pas... oh ! tu ne sais pas ce que tu perds... Bonsoir, saint homme...

— Cécily... écoute... reste... j'ai trouvé... » s'écria Jacques Ferrand après un moment de silence et avec une explosion de joie impossible à rendre.

Le misérable fut alors frappé de vertige.

Une vapeur impure obscurcit son intelligence ; livré aux appétits aveugles et furieux de la brute, il perdit toute prudence... toute réserve... l'instinct de sa conservation morale l'abandonna...

« Eh bien ! cette preuve de ton amour ? » dit la créole qui, s'étant rapprochée de la cheminée pour y prendre son poignard, revint lentement près du guichet, doucement éclairée par la lueur du foyer...

Puis, sans que le notaire s'en aperçût, elle s'assura du jeu d'une chaînette de fer qui reliait deux pitons, dont l'un était vissé dans la porte, l'autre dans le chambranle.

« Écoute, dit Jacques Ferrand d'une voix rauque et entrecoupée, écoute... si je mettais mon honneur... ma fortune... ma vie à ta merci... là... à l'instant... croirais-tu que je t'aime ? Cette preuve de folle passion te suffirait-elle, dis ?

— Ton honneur... ta fortune... ta vie... je ne te comprends pas.

— Si je te livre un secret qui peut me faire monter sur l'échafaud, seras-tu à moi ?

— Toi... criminel ? tu railles... Et ton austérité ?

— Mensonge...

— Ta probité ?

— Mensonge...

— Ta piété ?

— Mensonge...

— Tu passes pour un saint, et tu serais un démon... tu te vantes... Non, il n'y a pas d'homme assez habilement rusé, assez froidement énergique, assez heureusement audacieux pour capter ainsi la confiance et le respect des hommes... Ce serait un sarcasme infernal, un épouvantable défi jeté à la face de la société !

— Je suis cet homme... J'ai jeté ce sarcasme et ce défi à la face de la société ! s'écria le monstre dans un accès d'épouvantable orgueil.

— Jacques !... Jacques !... ne parle pas ainsi, dit Cécily d'une voix stridente et le sein palpitant, tu me rendrais folle...

— Ma tête pour tes caresses... veux-tu ?

— Ah ! voilà donc de la passion enfin !... s'écria Cécily. Tiens... prends mon poignard... tu me désarmes... »

Jacques Ferrand prit, à travers le guichet, l'arme dangereuse avec précaution, et la jeta au loin dans le corridor.

« Cécily... tu me crois donc ? s'écria-t-il avec transport.

— Si je te crois ! dit la créole en appuyant avec force ses deux mains charmantes sur les mains crispées de Jacques Ferrand. Oui, je te crois... car je retrouve ton regard de tout à l'heure, ce regard qui m'avait fascinée... Tes yeux étincellent d'une ardeur sauvage. Jacques... je les aime, tes yeux !

— Cécily !!!

— Tu dois dire vrai...

— Si je dis vrai !... Oh ! tu vas voir.

— Ton front est menaçant... ta figure redoutable... Tiens ; tu es effrayant et beau comme un tigre en fureur... Mais tu dis vrai, n'est-ce pas ?

— J'ai commis des crimes, te dis-je !

— Tant mieux... si par leur aveu tu me prouves ta passion...

— Et si je dis tout ?...

— Je t'accorde tout... car si tu as cette confiance aveugle, courageuse... vois-tu, Jacques... ce ne serait plus l'amant idéal de la chanson que j'appellerais ; c'est à toi... mon tigre... à toi... que je dirais : Viens... viens... viens... »

En disant ces derniers mots avec une expression avide et ardente, Cécily s'approcha si près, si près du guichet, que Jacques Ferrand sentit sur sa joue le souffle embrasé de la créole, et sur ses doigts velus l'impression électrique de ses lèvres fraîches et fermes...

« Oh ! tu seras à moi... je serai ton tigre ! s'écria-t-il, et après, si tu le veux, tu me déshonoreras, tu feras tomber ma tête... Mon honneur, ma vie, tout est à toi maintenant...

— Ton honneur ?

— Mon honneur ! Écoute : il y a dix ans, on m'avait confié un enfant et deux cent mille francs qu'on lui destinait ; j'ai abandonné l'enfant, je l'ai fait passer pour morte au moyen d'un faux acte de décès, et j'ai gardé l'argent...

— C'est habile et hardi... qui aurait cru cela de toi ?...

— Écoute encore : je haïssais mon caissier... Un soir, il avait pris chez moi un peu d'or qu'il m'a restitué le lendemain ; mais pour perdre ce misérable, je l'ai accusé de m'avoir volé une somme considérable. On m'a cru, on l'a jeté en prison... Maintenant mon honneur est-il à ta merci ?

— Oh !... tu m'aimes... Jacques... tu m'aimes... Me livrer ainsi tes secrets... quel empire ai-je donc sur toi ?... Je ne serai pas ingrate... donne ce

front où sont nées tant d'inhumaines pensées... que je le baise !...

— Oh ! s'écria le notaire en balbutiant, l'échafaud serait là... dressé, que je ne reculerais pas... Écoute encore... Cette enfant, autrefois abandonnée, s'est retrouvée sur mon chemin... elle m'inspirait des craintes... je l'ai fait tuer...

— Toi !... Et comment ?... où cela ?

— Il y a peu de jours... près du pont d'Asnières... à l'île du Ravageur... Un nommé Martial l'a noyée dans un bateau à soupape... Voilà-t-il assez de détails ?... me croiras-tu ?...

— Oh ! démon... d'enfer... tu m'épouvantes et pourtant tu m'attires... tu me passionnes... Quel est donc ton pouvoir ?

— Écoute encore... Avant cela, un homme m'avait confié cent mille écus... je l'ai fait tomber dans un guet-apens... je lui ai brûlé la cervelle... j'ai prouvé qu'il s'était suicidé, et j'ai nié le dépôt que sa sœur réclamait... Maintenant ma vie est à ta merci... ouvre.

— Jacques... tiens... je t'adore ! dit la créole avec exaltation...

— Oh ! viennent mille morts... et je les brave !... s'écria le notaire dans un enivrement impossible à peindre. Oui, tu avais raison, je serais jeune, charmant, que je n'éprouverais pas cette joie triomphante... La clef !... jette-moi la clef !... tire le verrou... »

La créole ôta la clef de la serrure, fermée en dedans, et la donna au notaire par le guichet, en lui disant éperdument :

« Jacques... je suis folle !...

— Tu es à moi enfin ! s'écria-t-il avec un rugissement sauvage, en faisant précipitamment tourner le pêne de la serrure.

Mais la porte, fermée au verrou, ne s'ouvrit pas encore.

« Viens, mon tigre ! viens... dit Cécily d'une voix mourante.

— Le verrou... le verrou !... s'écria Jacques Ferrand.

— Mais si tu me trompais... s'écria tout à coup la créole, si ces secrets... tu les inventais... pour te jouer de moi... »

Le notaire resta un moment frappé de stupeur, il se croyait au terme de ses vœux ; ce dernier temps d'arrêt mit le comble à son impatiente furie.

Il porta rapidement la main à sa poitrine, ouvrit son gilet, rompit avec violence une chaînette d'acier à laquelle était suspendu un petit portefeuille plat, le prit, et le montrant par le guichet à Cécily, il lui dit d'une voix oppressée, haletante :

« Voilà de quoi faire tomber ma tête... tire le verrou... le portefeuille est à toi... »

— Donne, mon tigre !... » s'écria Cécily.

Et tirant bruyamment le verrou d'une main, de l'autre elle saisit le portefeuille...

Mais Jacques Ferrand ne le lui abandonna qu'au moment où il sentit la porte céder sous son effort...

Mais si la porte céda... elle ne fit que s'entre-bâiller de la largeur d'un demi-pied environ, retenue qu'elle était à la hauteur de la serrure par la chaîne et les pitons.

A cet obstacle imprévu, Jacques Ferrand se précipita contre la porte et l'ébranla d'un effort désespéré.

Cécily, avec la rapidité de la pensée, prit le portefeuille entre ses dents, ouvrit la croisée, jeta dans la cour un manteau, et, aussi lesté que hardie, se servant d'une corde à nœuds fixée à l'avance au balcon, elle se laissa glisser du premier étage dans la cour, rapide et légère comme une flèche qui tombe à terre...

Puis, s'enveloppant à la hâte dans le manteau, elle courut à la loge du portier, l'ouvrit, tira le cordon, sortit dans la rue et sauta dans une voiture qui, depuis l'entrée de Cécily chez Jacques Ferrand, venait chaque soir, à tout événement, par ordre du baron de Graün, stationner à vingt pas de la maison du notaire...

Cette voiture partit au grand trot de deux vigoureux chevaux.

Elle atteignit le boulevard avant que Jacques Ferrand se fût aperçu de la fuite de Cécily.

Revenons à ce monstre...

Par l'entre-bâillement de la porte il ne pouvait apercevoir la fenêtre dont la créole s'était servie pour préparer et assurer sa fuite...

D'un dernier coup furieux de ses larges épaules, Jacques Ferrand fit éclater la chaîne qui tenait la porte entr'ouverte...

Il se précipita dans la chambre...

Il ne trouva personne...

La corde à nœuds se balançait encore au balcon de la croisée où il se pencha...

Alors, de l'autre côté de la cour, à la clarté de la lune qui se dégageait des nuages amoncelés par l'ouragan, il vit, dans l'enfoncement de la voûte d'entrée, la porte cochère ouverte.

Jacques Ferrand devina tout...

Une dernière lueur d'espoir lui restait.

Vigoureux et déterminé, il enjamba le balcon, se laissa glisser à son tour dans la cour au moyen de la corde et sortit en hâte de sa maison.

La rue était déserte...

Il ne vit personne...

Il n'entendit d'autre bruit que le roulement lointain de la voiture qui emportait rapidement la créole.

Le notaire pensa que c'était quelque carrosse retardé, et n'attacha aucune attention à cette circonstance.

Ainsi pour lui aucune chance de retrouver Cécily, qui emportait avec elle la preuve de ses crimes!!!

A cette épouvantable certitude, il tomba foudroyé sur une borne placée à sa porte.

Il resta longtemps là, muet, immobile, pétrifié.

Les yeux fixes, hagards, les dents serrées, la bouche écumante, labourant machinalement de ses ongles sa poitrine qu'il ensanglantait, il sentait sa pensée s'égarer et se perdre dans un abîme sans fond.

Lorsqu'il sortit de sa stupeur, il marchait pesamment et d'un pas mal assuré; les objets vacillaient à sa vue comme s'il sortait d'une ivresse profonde...

Il ferma violemment la porte de la rue et rentra dans sa cour...

La pluie avait cessé.

Le vent, continuant de souffler avec force, chassait de lourdes nuées grises qui voilaient, sans l'obscurcir, la clarté de la lune dont la lumière blafarde éclairait la maison.

Un peu calmé par l'air vif et froid de la nuit, Jacques Ferrand, espérant combattre son agitation intérieure par la précipitation de sa marche, s'enfonça dans les allées boueuses de son jardin, marchant à pas rapides, saccadés, et de temps à autre portant à son front ses deux poings crispés...

Allant ainsi au hasard, il arriva au bout d'une allée, près d'une resserre en ruine.

Tout à coup il trébucha violemment contre un amas de terre fraîchement remuée.

Il se baissa, regarda machinalement et vit quelques linges ensanglantés.

Il se trouvait près de la fosse que Louise Morel avait creusée pour y cacher son enfant mort...

Son enfant... qui était aussi celui de Jacques Ferrand...

Malgré son endurcissement, malgré les effroyables craintes qui l'agitaient... Jacques Ferrand frissonna d'épouvante...

Il y avait quelque chose de fatal... dans ce rapprochement...

Poursuivi par la punition vengeresse de sa LUXURE, le hasard le ramenait sur la fosse de son

enfant... malheureux fruit de sa violence et de sa LUXURE !!!

Dans toute autre circonstance, Jacques Ferrand eût foulé cette sépulture avec une indifférence atroce ; mais ayant épuisé son énergie sauvage dans

la scène que nous avons racontée, il se sentit saisi d'une faiblesse et d'une terreur soudaine...

Son front s'inonda d'une sueur glacée, ses genoux tremblants se déroberent sous lui, et il tomba sans mouvement à côté de cette tombe ouverte.

CXIX. — LA FORCE.



peut-être nous accusera-t-on, à propos de l'extension donnée aux scènes suivantes, de porter atteinte à l'unité de notre fable par quelques tableaux épisodiques ; mais il nous semble que dans ce moment surtout, où d'importantes questions pénitentiaires, questions qui touchent au vif de l'état social, sont à la veille d'être, sinon résolues (nos législateurs s'en garderont bien), du moins

... Erreur inexplicable ! erreur injuste ! erreur cruelle !
(*Wolfrang*, liv. II.)

discutées, il nous semble que l'intérieur d'une prison, effrayant Pandémonium, lugubre thermomètre de la civilisation, serait une étude opportune.

En un mot, les physionomies variées des détenus de toutes classes, les relations de famille ou d'affection qui les rattachent encore au monde dont les murs de la prison les séparent, nous ont paru dignes d'intérêt.

On nous excusera donc d'avoir groupé autour de plusieurs prisonniers, personnages connus de cette histoire, d'autres figures secondaires destinées à mettre en action, en relief, certaines idées critiques, et à compléter cette initiation à la vie de prison.



Entrons à LA FORCE...

Rien de sombre, rien de sinistre dans l'aspect de cette maison de détention.

Au milieu de l'une des premières cours, on voit quelques massifs de terre, plantés d'arbustes, au pieds desquels pointent déjà çà et là les pousses

vertes et précoces des primevères et des perce-neige ; un perron, surmonté d'un porche en treillage, où serpentent les rameaux noueux de la vigne, conduit à l'un des sept ou huit promenoirs destinés aux détenus.

Les vastes bâtiments qui entourent ces cours ressemblent beaucoup à ceux d'une caserne ou d'une manufacture tenue avec un soin extrême.

Ce sont de grandes façades de pierre blanche percées de hautes et larges fenêtres où circule abondamment un air vif et pur. Les dalles et le pavé des préaux sont d'une scrupuleuse propreté. Au rez-de-chaussée, de vastes salles chauffées pendant l'hiver, fraîchement aérées pendant l'été, servent durant le jour de lieu de conversation, d'atelier ou de réfectoire aux détenus.

Les étages supérieurs sont consacrés à d'immenses dortoirs de dix ou douze pieds d'élévation, au carrelage net et luisant ; deux rangées de lits de fer les garnissent, lits excellents, composés d'une paillasse, d'un moelleux et épais matelas, d'un traversin, de draps de toile bien blanche et d'une chaude couverture de laine.

A la vue de ces établissements réunissant toutes les conditions du bien-être et de la salubrité, on reste malgré soi fort surpris, habitué que l'on est à regarder les prisons comme des antres tristes, sordides, malsains et ténébreux.

On se trompe.

Ce qui est triste, sordide et ténébreux, ce sont les bouges où, comme Morel le lapidaire, tant de pauvres et honnêtes ouvriers languissent épuisés, forcés d'abandonner leur grabat à leur femme infirme, et de laisser avec un impuissant désespoir leurs enfants hâves, affamés, grelotter de froid dans une paille infecte.

Même contraste entre la physionomie de l'habitant de ces deux demeures.

Incessamment préoccupé des besoins de sa famille, auxquels il suffit à peine au jour le jour, voyant une folle concurrence amoindrir son salaire, l'artisan laborieux sera chagrin, abattu, l'heure du repos ne sonnera pas pour lui, une sorte de lassitude somnolente interrompra seule son travail exagéré... Puis, au réveil de ce douloureux assoupissement, il se retrouvera face à face avec les mêmes pensées accablantes sur le présent, avec les mêmes inquiétudes pour le lendemain.

Bronzé par le vice, indifférent au passé, heureux de la vie qu'il mène, certain de l'avenir (il peut se l'assurer par un délit ou par un crime), regrettant la liberté sans doute, mais trouvant de larges compensations dans le bien-être matériel dont il jouit,

certain d'emporter à sa sortie de prison une bonne somme d'argent, gagnée par un labeur commode et modéré ; estimé, c'est-à-dire redouté de ses compagnons en raison de son cynisme et de sa perversité le condamné, au contraire, sera presque toujours insouciant et gai.

Encore une fois que lui manque-t-il ?

Ne trouve-t-il pas en prison bon abri, bon lit, bonne nourriture, salaire élevé (1), travail facile, et surtout et avant tout *société de son choix*, société, répétons-le, qui mesure sa considération à la grandeur des forfaits ?

Un condamné endurci ne connaît donc ni la misère, ni la faim, ni le froid. Que lui importe l'horreur qu'il inspire aux honnêtes gens ?

Il ne les voit pas, il n'en connaît pas.

Ses crimes font sa gloire, son influence, sa force auprès des bandits au milieu desquels il passera désormais sa vie.

Comment craindrait-il la honte ?

Au lieu de graves et charitables remontrances qui pourraient le forcer à rougir et à se repentir du passé, il entend de farouches applaudissements qui l'encouragent au vol et au meurtre.

A peine emprisonné, il médite de nouveaux forfaits.

Quoi de plus logique ?

S'il est découvert, arrêté derechef, il retrouvera le repos, le bien-être matériel de la prison, et ses joyeux et hardis compagnons de crime et de débauche.

Sa corruption est-elle moins grande que celle des autres, manifeste-t-il, au contraire, le moindre remords, il est exposé à des railleries atroces, à des huées infernales, à des menaces terribles.

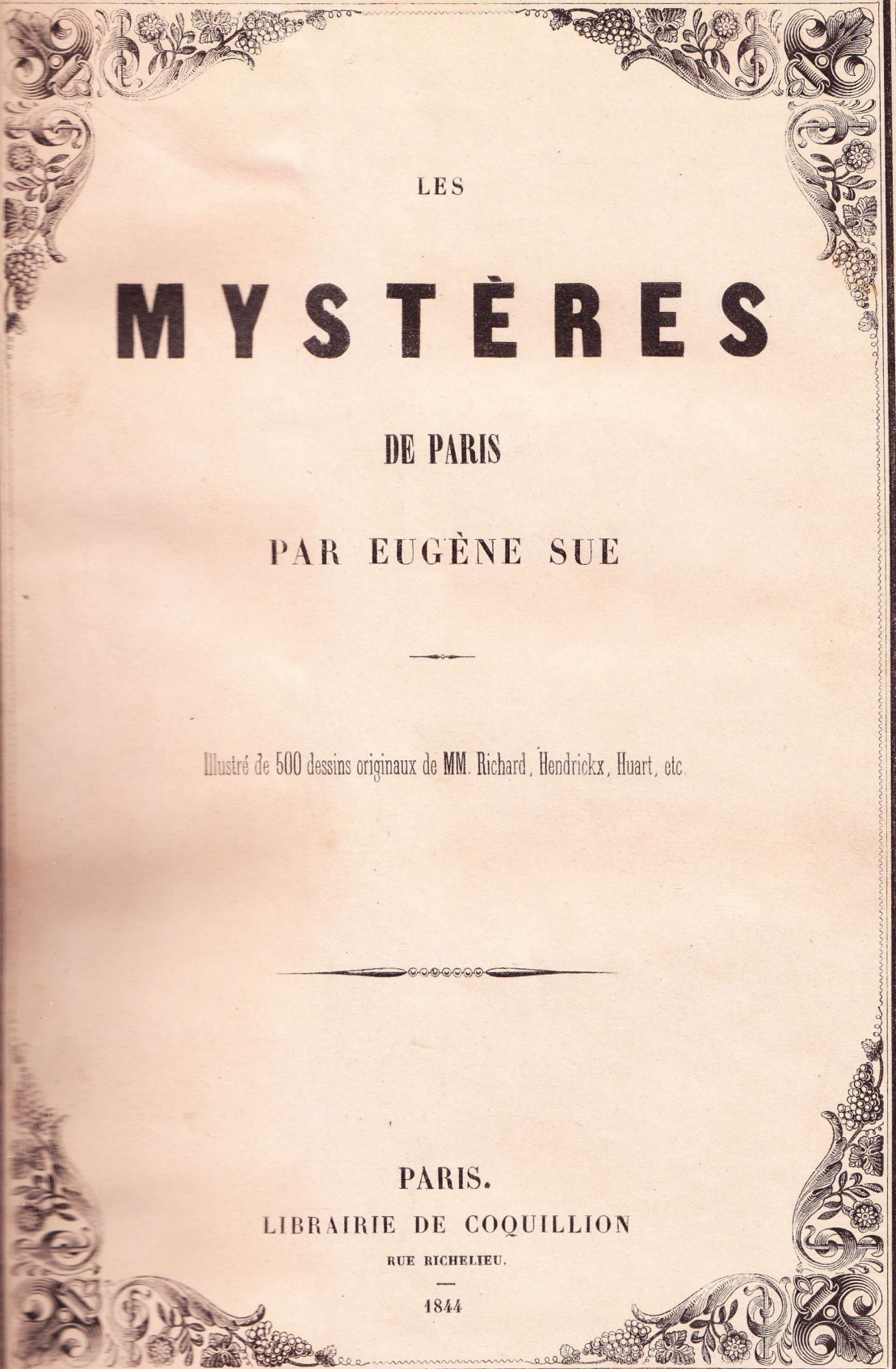
Enfin, chose si rare qu'elle est devenue l'exception de la règle, un condamné sort-il de cet épouvantable Pandémonium avec la volonté ferme de revenir au bien par des prodiges de travail, de courage, de patience et d'honnêteté, a-t-il pu cacher son infamant passé, la rencontre d'un de ses anciens camarades de prison suffit pour renverser cet échafaudage de réhabilitation si péniblement élevé.

Voici comment :

Un libéré endurci propose une *affaire* à un libéré repentant ; celui-ci, malgré de dangereuses menaces, refuse cette criminelle association ; aussitôt une délation anonyme dévoile la vie de ce malheureux qui voulait à tout prix cacher et expier une première faute par une conduite honorable.

Alors, exposé aux dédains ou au moins à la dé-

(1) Salaire élevé, si l'on songe que, défrayé de tout, le condamné peut gagner de cinq à dix sous par jour. Combien est-il d'ouvriers qui puissent économiser une telle somme ?



LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

Illustré de 500 dessins originaux de MM. Richard, Hendrickx, Huart, etc.

PARIS.
LIBRAIRIE DE COQUILLION

RUE RICHELIEU.

—
1844

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRES.

PAGES.

Première partie.

I.	Le tapis franc.	4
II.	L'ogresse.	5
III.	Histoire de la Goualeuse.	10
IV.	Histoire du Chourineur.	16
V.	L'arrestation.	21
VI.	Thomas Seyton et la comtesse Sarah.	25
VII.	La bourse ou la vie.	28
VIII.	Promenade.	30
IX.	La surprise.	34
X.	Les souhaits.	38
XI.	Murph et Rodolphe.	45
XII.	Le rendez-vous.	52
XIII.	Préparatifs.	57
XIV.	Le Cœur saignant.	60
XV.	Le caveau.	65
XVI.	Le garde-malade.	65
XVII.	La punition.	70
XVIII.	L'île Adam.	76
XIX.	Récompense.	78
XX.	Le départ.	81

Deuxième partie.

XXI.	Recherches.	83
XXII.	Histoire de David et de Cécily.	91
XXIII.	Une maison de la rue du Temple.	96
XXIV.	Les quatre étages.	109
XXV.	Tom et Sarah.	115
XXVI.	Le bal.	124
XXVII.	Le rendez-vous.	129
XXVIII.	Tu viens bien tard, mon ange!	135
XXIX.	Le rendez-vous.	142
XXIX.	Un ange.	148

Troisième partie.

XXX.	Idylle.	153
XXXI.	Inquiétudes.	157
XXXII.	L'embuscade.	161
XXXIII.	Le presbytère.	168
XXXIV.	La rencontre.	175
XXXV.	La veillée.	176
XXXVI.	L'hospitalité.	179
XXXVII.	Une ferme-modèle.	183
XXXVII.	La nuit.	188

CHAPITRES.

PAGES.

XXXVIII.	Le rêve.	194
XXXIX.	La lettre.	199
XL.	Reconnaissance.	201
XLI.	La laitière.	205
XLII.	Consolations.	211
XLIII.	Réflexions.	212
XLIV.	Rencontre.	214

Quatrième partie.

XLV.	Clémence d'Harville.	216
XLVII.	Les aveux.	220
XLVIII.	Suite du récit.	225
XLIX.	Suite du récit.	250
L.	La charité.	255
LI.	Misère.	241
LII.	La dette.	247
LIII.	Le jugement.	255
LIV.	Louise.	256
LV.	Rigolette.	265
LVI.	Rigolette.	267
LVII.	Voisin et voisine.	271
LVIII.	Le budget de Rigolette.	277
LIX.	Le temple.	284
LX.	Découverte.	290

Cinquième partie.

LXI.	Apparition.	295
LXII.	L'arrestation.	298
LVIII.	Confession.	305
LXIV.	Le crime.	310
LXV.	L'entretien.	315
LXVI.	La folie.	319
LXVII.	Jacques Ferrand.	325
LXVIII.	L'étude.	330
LXIX.	M. de Saint-Rémy.	355
LXX.	Le Testament.	340
LXXI.	La comtesse Mac-Grégor.	345
LXXIII.	M. Charles Robert.	347
LXXIV.	Madame de Lucenay.	350
LXXV.	Dénonciation.	354
LXXVI.	Conseils.	359
LXXVII.	Le piège.	364
LXXVIII.	Réflexions.	367
LXXIX.	Projets d'avenir.	369
LXXX.	Déjeuner de garçons.	375

CHAPITRES.	PAGES.
LXXXI. Saint-Lazare	384
LXXXII. Mont-Saint-Jean	391
LXXXIII. La Louve et la Goualeuse.	397

Sixième partie.

LXXXV. Châteaux en Espagne.	405
LXXXVI. La protectrice	412
LXXXVII. Une intimité forcée.	418
LXXXVIII. Cécily	425
LXXXIX. Le premier chagrin de Rigolette	430
XC. Amitié	456
XCI. Le testament.	441
XCII. L'île du Ravageur	447
XCIII. Le pirate d'eau douce.	454
XCIV. La mère et le fils.	462
XCV. François et Amandine.	470
XCVI. Un garni.	478
XCVII. Les victimes d'un abus de confiance.	484
XCVIII. La rue de Chaillot	495
XCIX. Le comte de Saint-Rémy.	499
C. L'entretien.	505
CI. L'entrevue.	515
CII. Les adieux.	525
CIII. Souvenirs	528
CIV. Le bateau	535
CV. Bonheur de se revoir.	540
CVI. La Louve et Martial.	546
CVII. Le docteur Griffon.	549
CVIII. Le portrait.	552
CIX. L'agent de sûreté.	556
CX. La Chouette	558
CXI. Le caveau	561
CXII. Présentation	566
CXIII. Voisin et voisine	572
CXIV. Murph et Polidori.	574
CXV. Punition	580

Septième partie.

CXVI. L'étude.	587
CXVII. Luxurieux point ne sera	593
CXVIII. Le guichet.	599
CXIX. La Force	607
CXXI. Pique-Vinaigre.	614

CHAPITRES.	PAGES.
CXXII. Comparaison.	620
CXXIII. Maître Boulard.	626
CXXIV. François Germain	635
CXXV. Rigolette.	637
CXXVI. La fosse-aux-lions	641
CXXVII. Complot	647
CXXVIII. Le conteur.	654
CXXIX. Gringalet et Coupe-en-Deux.	660
CXXX. Le triomphe de Gringalet et de Gargousse.	667
CXXXI. Un ami inconnu.	674
CXXXII. Délivrance	678
CXXXIII. Punition.	685
LXXXIV. La banque des pauvres.	689
CXXXV. Les complices.	693

Huitième partie.

CXXXVI. Rodolphe et Sarah	701
CXXXVII. Vengeance	707
CXXXVIII. Furens amoris	711
CXXXIX. Les visions.	715
CXL. L'hospice.	719
CXLI. La visite.	725
CXLII. Mademoiselle de Fermont.	730
CXLIII. Fleur-de-Marie.	734
CXLIV. Espérance	738
CXLV. Le père et la fille.	744
CXLVI. Dévouement	748
CXLVII. Le mariage.	750
CXLVIII. Bicêtre.	755
CLIX. Le Maître-d'École.	763
CL. Morel le lapidaire.	769
CLI. La toilette.	774
CLII. Martial et le Chourineur	779
CLIII. Le doigt de Dieu.	784

Neuvième partie. — Épilogue.

CLIV. Le prince Henri d'Herkausen-Oldenzaal au comte Maximilien Kaminetz.	795
CLV. La princesse Amélie.	805
CLVI. Les souvenirs.	812
CLVII. Aveux	816
CLVIII. La profession	820
CLIX. Appendice	851